



LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

## MODES

Faut-il vous dire comment un groupe de jeunes femmes, à la mode, nomment le nouveau costume qu'elles adoptent pour porter couramment? Ce nom est bien un peu étrange, et l'une d'elles répondait à une critique judicieuse : « Bah! il est seulement drôle et ne nous appartient pas en propre, puisque nous l'empruntons au vocabulaire de la jeunesse aristocratique et dorée du dix-huitième siècle. » Le *débrillé*, tel est ce nom, n'est point aussi débrillé qu'on pourrait le croire. Les draperies du corsage sont vagues, l'encolure est ouverte avec une seule dentelle croisée en cœur, la manche flotte et découvre le bras, mais nous ne trouvons rien de *débrillé* dans tout cela. Le buste n'y est pas moulé; les draperies flottantes l'enveloppent joliment, laissant deviner son élégance; seul, le tour de taille est nettement dessiné par une ceinture. Tout cela est tombant, comme chiffonné sans préoccupation de l'élégance, mais non pas sans étude, car pour arriver à ce charmant effet, la couturière a dû remanier son ouvrage plus d'une



Costumes pour petits garçons de 5 à 10 ans.

fois. Le *je ne sais quoi* cherché a été trouvé, puisque je n'entends parler que de ce chiffonnage exception-



nellement joli. On dirait d'une jolie blouse serrée à la taille, car la jupe ronde, avec trois plis rabattus au-dessus de l'ourlet, est montée par des fronces autour du cordon de taille.

Continuerai-je à vous répéter tous les petits *potins de toilette* débités dans ce même groupe de jeunes femmes? Il se pourrait, comme elles sont à la mode, que leurs dires devinssent réalités.

Elles veulent la robe mil huit cent trente, le petit décolleté pour la rue, la manche presque courte avec le long gant de soie, puis la petite écharpe, parce qu'aucune forme de pardessus n'irait avec la robe droite, tandis que l'écharpe l'accompagne très bien; elles admettent le fichu croisé, dit Marie-Antoinette, qu'il soit en dentelle, en étoffe pareille au costume ou en crêpe de Chine.

Ce costume mil huit cent trente, elles le veulent pour la saison printanière, en lainage ou soie molle, à dessin pompadour sur fond demi-clair et voici sa façon : Jupe ronde, sans autre garniture qu'une ruche moyenne à dents de loups, en soie unie assortie à la couleur dominante du bouquet. Corsage drapé en biais et ceinture en ruban de même couleur que la robe, après laquelle sont fixés des montants en ruban qui supportent un très joli ridicule ruché, pareil au costume. Manche à gigot, le gigot froncé au milieu du bras et cousu à une manche plate un peu ouverte extérieurement et garnie d'une dentelle qui tombe en manchette.

Tous ces revenants ne manquent ni d'un certain cachet, ni même d'élégance, mais ces modes ne se généraliseront pas, nous en sommes certaine, parce qu'elles ne conviennent qu'à un certain milieu où une pointe d'*excentricité comme il faut* est permise.

Le chapeau adopté sera la capeline en paille d'Italie, de très grande envergure; elle enveloppera tout le derrière de la tête et formera comme un fond au visage qu'elle accompagnera à souhait; des plumes, des fleurs, ou simplement une garniture de très beau ruban.

En écoutant tout ce caquetage, il me semblait feuilleter la collection de votre journal, de l'année mil huit cent vingt-cinq à mil huit cent trente-

cinq. En effet, c'est à cette période de dix ans que mes jeunes amies font leurs emprunts.

Dans tout ce que je viens de décrire, cherchons quelles seront les modes pouvant s'approprier au plus grand nombre.

La robe unie, c'est indiscutable, est en faveur et toutes les femmes la portent; cela chiffonne un peu les grandes femmes qui se trouvent bien bien longues dans ces plis simples; mais comme les petites femmes sont contentes! C'est leur revanche; les draperies ne les étoffaient-elles pas un peu trop? Chacun son tour, ce n'est que justice. Rien d'ailleurs n'empêche de porter des draperies, ou, comme on dit, de *mouvementer* la jupe. Le milieu du tablier, régulièrement drapé, encadré par les plis de la jupe ou ceux de la redingote, est une façon jolie et nullement démodée pas plus que les draperies tombantes. Mais ce qui est tout à fait démodé, ce qui *marque*, c'est le pouf ou la tournure trop développée; de cela, il n'en faut plus du tout, et les cercles-tournure, que l'on met encore au costume, sont destinés à maintenir derrière l'ampleur de la jupe et à donner une petite tournure arrondie qui fera tomber avec grâce soit les plis, soit les fronces de cette jupe. Ce que toutes nous pouvons porter, c'est l'écharpe en faille, en sicilienne et même en dentelle; avec nos costumes droits, elle nous paraît plus gracieuse que n'importe quelle forme de pardessus. Le sac ou ridicule se voit et se verra surtout cet été, au bras ou suspendu à la ceinture.

M<sup>me</sup> Perrin-Reverchon, 28, faubourg Saint-Honoré, excelle dans ces nouveaux types de costumes. Son *Directoire* et son *1830* ont un très grand succès.

Pour parachever ce genre nouveau, nous sommes vouées à l'encas à manche long, terminé par une béquille en argent et enrubanné; ce manche vient au moins à l'épaule s'il ne la dépasse pas, jugez quelle proportion il peut atteindre si la femme est grande! L'encas sera en soie glacée ou à bouquets pour la ville; cotonnade enluminée, toile de Jouy pour la campagne.

Aux fillettes et aux enfants sera dédié l'un de nos prochains courriers de mode.

CORALIE L.

### Explication des Gravures noires (pages 109 et 111)

#### COSTUMES POUR PETITS GARÇONS DE 5 A 10 ANS

*Blouse en petit drap gris avec empiècement, pour petit garçon de 8 ans.* — Se plisse à chaque bord du devant de quatre plis couchés et se monte à un empiècement dont l'encolure reçoit un col rabattu. Une ceinture en drap prend sous le dernier pli et se ferme par une agrafe en argent. La manche est ronde et la culotte tourne au-dessous du genou et se serre par un caoutchouc passé dans l'ourlet.

*Costume Serbe pour petit garçon de 8 ans.* — Drap beige. Dos bien cintré, le devant avec un plastron soutaché, le bas uni cerné par un revers qui se termine en

pointe à la taille, sous l'agrafe d'argent de la ceinture; celle-ci est en cuir et soutenue dans des passants. La poche rabattue, ornée de deux boutons d'argent, cache la fente intérieure. Un haut poignet à la manche bouffante.

*Costume de matinée pour jeune garçon de 7 à 10 ans* — Pantalon et justaucorps en velours noir. Ceinture en cachemire ou popeline pourpre. Col et manchette en broderie Richelieu. On pourrait mettre col et manchette en broderie anglaise si on les avait.

*Costume Anglais dit King-Charles pour petit garçon*





COSTUMES DE PRINTEMPS DE MADAME PELLETIER-VIDAL, 19, RUE DUPHOT.

de 8 à 11 ans. — Drap bleu de roi pour la culotte et le justaucorps qui est croisé et fermé par un double rang de boutons en vieil argent. Le col noué d'un nœud coulant et la ceinture tombant de côté en velours ou drap bleu de roi.

Costume The Harold pour enfant de 6 ans. — Costume nabillé pour matinée, velours grenat. Pantalon arrêté au genou, de côté nœud en ruban crème. La veste cintrée au dos, ouverte devant sur un bouffant en surah crème, genre Louis XIII. Col Velasquez et manchette en guipure Richelieu.

Costume en petit drap rayé blanc et rouge garni de vigogne blanche. — Jupe en drap rayé; lès de derrière froncés; sur le côté droit, quille en vigogne blanche posée entre quatre plis plats. Tablier uni et garni à gauche d'une spirale doublée de vigogne. Corsage en drap rayé, sans basque, froncé au col et fermant en biais par un large revers qui descend de l'épaule gauche et se perd à la ceinture en vigogne plissée qui passe dessous. Long jockey droit duquel sort une manche plate à revers croisé dessus.

Costume en voile de laine bleu marine à pois blancs.



— Jupe plissée derrière; du côté droit large bande unie, sur laquelle retombent deux longs rubans de soie bleu marine pincés au milieu par un nœud; de ce même côté, groupe de plis perdus sous la bande; à gauche, une spirale. Corsage réuni à la jupe par un ruban de soie

et fermé devant par trois nœuds qui serrent un double ruban partant de l'encolure. Manche ouverte extérieurement sur un plissé de soie, avec poignet ouvert sur un plissé qui le complète.

### Explication de la Gravure coloriée 4722

#### COSTUMES DE PRINTEMPS

*Costume en surah gris ardoise et lainage vieux rose.* — Sous-jupe en taffetas. Le costume se compose d'une jupe en surah dont le tablier est mouvementé par quelques plis, et d'une jupe redingote vieux rose; le bord ouvert est rejeté en revers à droite et uni à gauche. Un galon en soie brochée gris ardoise au bord. Corsage en surah bouillonné agrafé de côté, pris dans un corselet rose ancien à pointe et ouvert, brodé de galon avec des épau-lettes qui relient le devant au dos. Une ceinture russe faite de plaques en tissu d'or encadre la taille. La manche en surah plissée à l'entournure, est froncée au bas dans un très haut poignet en lainage garni d'un bracelet en galon. Dépassant en batiste au col droit et à la manche. Bottes vernies. Chapeau en paille à calotte plate garni de ruban vieux rose et d'azalées. Gants de Suède.

*Costume en lainage écru à filets de soie rouge, bleu et mais et peau de soie caroubier.* — Jupe en taffetas garnie

d'un plissé en peau de soie. Tablier en lainage drapé de côté par des plis plats, plis qui se réunissent aux deux tiers de la hauteur avec ceux formés en éventail, au bas, le tout pincé par un flot de ruban caroubier. Ce tablier se perd sous une quille faite de deux plis et dont le bord gauche forme une spirale doublée de peau de soie. Vient ensuite les lés de derrière qui sont plissés et droits. Veste en lainage ouverte sur une chemisette drapée en biais prise dans une ceinture plissée en peau de soie. Revers caroubier et bord droit garni de boutons. La robe est prise dans une ceinture. Corselet en lainage, les rayures en travers. Dos monté aux lés de derrière. Manche en lainage avec un crevé extérieurement; elle est assez longue pour fournir une draperie, fixée au-dessus du coude par un flot de ruban et qui se détache sur un bas de manche plissé en peau de soie. Bas de soie caroubier. Souliers en chevreau.

## CAUSERIE

Les livres nouveaux : protestation contre le naturalisme. — La peinture féminine. — Une Fête 1830. — Les *Erinyes*.



N ne peut pas toujours danser : un peu de lecture, si vous le voulez bien. Quoique le livre dont j'ai à vous parler n'ait rien de commun avec un ouvrage de piété, son auteur, M. Edouard Rod, éprouvant à la fois le besoin et l'impossibilité de croire, c'est du moins une lecture sérieuse et propre à faire réfléchir. Nous ne recommanderons *Le Sens de la vie* ni aux jeunes filles, ni même aux très jeunes femmes, et les noms des quatre parties qui composent ce volume : Mariage, Paternité, Altruisme, Religion, suffiront à expliquer nos réserves; il faut, pour goûter ces pages empreintes d'un pessimisme très noir qui aboutit à une mélancolique résignation, avoir soi-même traversé beaucoup d'épreuves, mais les mères des jeunes filles à marier feront bien de lire cette loyale confession d'un homme qui peut compter parmi les plus honnêtes et les meilleures, pour se rendre compte de toutes les complications de la tâche qui attend une jeune épouse au seuil de cette vie à deux où d'ordinaire on entre si légèrement. Et après avoir lu tout bas, la mère pourra reprendre à haute voix, pour le plaisir de tous, l'histoire touchante de *Mademoiselle*, la pauvre vieille institutrice qui, sans

avoir jamais été aimée, pratiqua jusqu'à son dernier souffle l'amour du prochain, qui, sans avoir rien à donner, fit plus de bien que les plus riches en prodiguant aux déshérités l'exquise bonté de son cœur. A lire aussi le chapitre où le père nous montre sa petite fille donnant les premiers signes de connaissance : une fois, le soir, elle a remarqué l'ombre de ses mains contre le mur et la voilà qui se tord avec de petits mouvements gauches pour regarder cette ombre qui remue, qui se déforme, et il faut voir s'épanouir la petite figure joyeuse, il faut voir le sourire de la bouche aux trois dents de lait, un sourire qui a déjà presque un sens, quand elle prend des fleurs à poignée et les respire avec des gestes d'extase, ou quand, en rampant, elle s'empare de la queue du digne chat, son compagnon, qui doucement ronronne pour témoigner qu'il se sacrifie de bon cœur.

Les rapports de ce chat et de ce baby forment une série de tableaux délicieux qui éclairent, comme un pur rayon de soleil, le sombre aspect d'une vie intérieure aussi tourmentée que la vie apparente qui la recouvre est calme et unie. Voyez l'effet de ce sourire à trois quenottes sur ce père pessimiste que rien jusque-là n'avait pu rendre heureux : « Avec les fossettes qu'il creuse dans ses joues, avec le regard qui l'accompagne, il est déjà railleur, malicieux, ironique parfois, il paraît conscient... Je le crois et je ris de le croire, car au fond je sais bien que ce qu'il



a, c'est moi qui le lui prête. Il est le simple épanouissement de cette petite nature fraîche qui s'entr'ouvre, car il n'exprime que son ravissement étonné à découvrir l'une après l'autre les choses du monde, et nous, les parents, dupes que nous sommes, nous le guettons, nous le buvons pour griser notre fantaisie, ... nous passons des heures à le chercher, à le commenter, à l'analyser. A la longue, il devient, ce sourire, tout nous-mêmes; il contient toute notre soif de bonheur, tous nos élans de tendresse, tout le bien qu'il y a en nous. Il est notre affection qui rayonne et notre bonté qui s'égayé. Et que de mystères il nous a déjà révélés ! Au fond, nous étions deux égoïstes ; vivant l'un pour l'autre, nous fermions les yeux à tout l'étranger qui tournait loin de notre axe, nous éloignant toujours plus de la mêlée humaine ; et voilà que ce petit être, devenu centre à notre place, nous rattache à ces réalités que dédaignait notre rêve. »

Quel dommage, n'est-ce pas, qu'un livre de psychologie intime ainsi écrit, ainsi pensé, ne puisse aller dans toutes les mains ! Quel dommage qu'un ouvrage d'art comme les *Pastels*, de Bourget, où se trouvent ces délicieuses *Histoires de petites filles* qui font pleurer les grandes personnes, ne puisse être signalé non plus qu'à ceux qui sont capables d'un très complet discernement et vaccinés, pour ainsi dire, contre certaines influences morbides, par la connaissance approfondie du monde ! Mais, après tout, il en a toujours été ainsi. Chaque âge a sa nourriture littéraire, il faut accepter cela ; c'est la vie qui prépare les esprits à pouvoir digérer sans danger tel ou tel aliment intellectuel. Nous voyons d'ailleurs, avec joie, par la vogue de ces livres pleins de souffrance et d'un raffinement triste, comme aussi par le succès caractéristique de la belle préface d'un roman spiritualiste, *Marie Fougère*, que le naturalisme proprement dit, attaqué de toutes parts, est près de tomber, Dieu merci, sous les coups de vigoureux champions ; il touche à la fin de sa malfaisante carrière. Pour l'étude de l'homme, quelques fins analystes, délicats jusque dans leurs témérités, vont se proposer de plus en plus la recherche de ce qui est le contraire de la bête. Honneur à ce mouvement qui s'est fait d'ailleurs beaucoup trop attendre !

M. Edouard Rod nous a montré autrefois, dans un livre poignant, *La Course à la mort*, l'état d'une âme noble et singulièrement clairvoyante, que la passion emporte et déchire, sans la distraire du désenchantement. Dans le *Sens de la vie*, il nous expose maintenant, avec une sincérité frappante, l'entrée graduelle de cette âme purifiée dans le port de la famille. La dernière page nous laisse sur la rêverie de ce protestant qui ne croit plus depuis longtemps au protestantisme ; il a pénétré, par hasard, dans l'église de Saint-Sulpice où il « jouit, avec des sens multipliés, d'une minute de foi, — halte du Juif-Errant, ou répit du coupable. » Son cœur monte avec ceux des fidèles, sa prière d'athée s'envole sur les ailes des chants pieux, et des lèvres, hélas, des lèvres seulement, il prononce, en humiliant son orgueil, un *Notre Père* qui lui sera compté, croyons-nous. Le *Sens de la vie* aura certainement une suite et peut-être cette suite, cette fin tout le monde pourra

la lire, en admirant le penseur et l'écrivain, sans être, désormais, découragé par le sceptique. C'est ce que nous souhaitons à nos lectrices et à nous-mêmes.

\*\*\*

Dans les expositions de peinture, une courte trêve s'est produite après la clôture de cette exposition des œuvres de femmes où certainement, malgré la médiocrité de l'ensemble, il y avait de jolies choses à signaler, d'abord, et avant tout peut-être, les deux portraits que M<sup>me</sup> Rongier a faits des demoiselles Yung, la brune en Japonaise, la blonde en très gracieux ajustement XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais somme toute, c'est une erreur que ce Salon féminin, car il permet de constater un défaut général qui tient au sexe apparemment : point de génie créateur, absence presque générale de caractère. Pourquoi ne pas entrer plutôt tout simplement dans la mêlée du grand Salon annuel, où le bon grain est accepté, quelquefois même un peu d'ivraie avec, et où les rares peintresses d'un talent robuste, triomphent doublement, côte à côte avec leurs confrères barbus ? M<sup>me</sup> Le Brun et Angelica Kauffmann sont dans nos musées ; M<sup>me</sup> Bertaux a fourni un de ses plus charmants morceaux à la salle de sculpture du Luxembourg où la duchesse Colonna tient aussi sa place ; Rosa Bonheur brille au premier rang dans la galerie de peinture qui est voisine. M<sup>lle</sup> Jacquemard et M<sup>me</sup> Henriette Brown, M<sup>me</sup> Madeleine Lemaire, M<sup>me</sup> Demont-Breton, M<sup>me</sup> Elodie La Villette, M<sup>lle</sup> Abbéma, beaucoup d'autres ont réussi, sans se reléguer dans cette espèce de compartiment des dames seules, où l'on a l'air d'avouer la crainte de certains voisinages. Artistes qui tenez une plume, un ébauchoir ou un pinceau, soumettez-vous aux arrêts de la critique, qui s'adresse à tous, sans acception de sexe, et, si elle persiste à être contre vous, croyez-moi, revenez sans regret à des travaux plus modestes. L'aiguille peut être aussi un instrument d'art. On connaît des broderies qui valent des tableaux, — celles de feu la princesse de Beauvau, celles de M<sup>me</sup> Blanche Leechilde, pour ne parler que de ces deux femmes exquises ; et qui donc oserait prétendre que les fleurs artificielles de la comtesse de Beaulaincourt, récompensées par une médaille à la dernière Exposition universelle, soient inférieures aux produits de nos peintres de fleurs les plus renommés sous un autre rapport que celui de la durée ? Comme le disait si sagement, dans sa brutale franchise, le fondateur de la *Revue des Deux-Mondes*, aux aspirants-rédacteurs trop ambitieux : — Bornez-vous à ce que vous pouvez faire avec perfection. Il vaut mieux fabriquer un bon soulier qu'une mauvaise statue.

Le malheur aujourd'hui en politique, en art, en littérature, en toute chose, c'est que chacun a la prétention d'entreprendre ce qu'il ne sait pas faire, en négligeant ce dont il s'acquitterait peut-être fort bien. Ne forçons pas notre talent, nous ne ferions rien avec grâce. Et la grâce est le premier devoir, la science obligatoire pour une femme.

Par bonheur les Parisiennes, règle générale, en ont toujours, à quelque épreuve qu'on les mette. Elles le prouveront au bal 1830, si curieux, qui va





4765

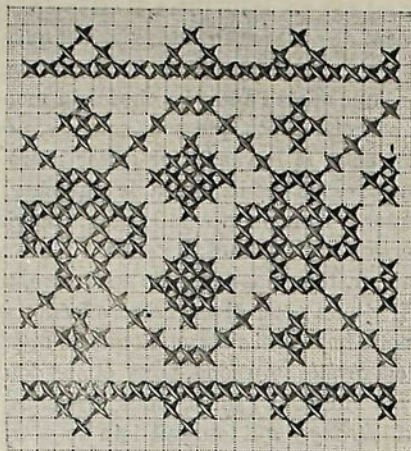
Costume de visite en droguet et velours rouge vénitien.  
De Madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

*Costume de visite en droguet et velours rouge vénitien, et ottoman à fines côtes crevette pâle.* — La jupe de dessous est couverte devant par un milieu de tablier vague que cerne, à droite, un très large pli double faisant quille, et sur le dessus duquel tombe un long pan frangé au bas, qui est la continuation du devant du corsage. Ce pan, détaché de la jupe, y est réuni seulement dans le haut par une spirale rapportée qui forme comme une poche; cette spirale descend tout le long du lé de derrière, auquel elle est cousue. Le corsage est très ouvert sur un fichu croisé en droguet, comme la redingote qu'enferme une chemisette plissée en tulle noir montée à un col de tulle plissé transversalement. Col, poignet de la manche, ceinture et intérieur de la spirale en velours. Le tablier en ottoman.

*Corsage en drap bleu.* — Le devant, fendu au-dessus de la taille, forme une veste courte, rejetée en revers et ouverte sur une chemisette en cache-

mire brodé dont le bas se retourne en bouillon, sous la patte-ceinture qui laisse libre la fente transversale faite à la veste. Derrière, postillon plissé. Col droit, manche ronde; le tout orné de fine passementerie marron froncé.

*Costume en lainage beige et moire marron.* — Sur la jupe en lainage beige, garnie, dans le bas, de deux galons marron, retombe un



Broderie au point de croix.



4665

Costume en lainage rouge soldat.  
De Madame Pelletier-Vidal.



Corsage en drap b  
De Madame Brun-Ca

tablier également en lainage beige de quelques plis à droite, à gauche sage légèrement froncé à la tail



Broche avec miniat



Boîte à bijoux.

plastron de moire marron. Col en d'un galon; petite ceinture en moire. Manche bouffante sur l'épaule et deux galons.





Corsage en drap bleu.  
De Madame Brun-Cailleux.

ment en lainage beige, relevé seulement  
plis à droite, à gauche, un pli droit. Cor-  
sage froncé à la taille et ouvert sur un



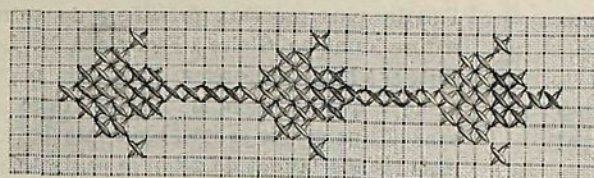
Broche avec miniature.



Boîte à bijoux.

noire marron. Col en moire, revers garni  
petite ceinture en moire croisée devant.  
fante sur l'épaule et garnie, en bas, de

*Costume en lainage rouge soldat. — Jupe en lainage  
plissée verticalement et corsage-veste ajusté. Bas-  
que du dos formant un pli creux avec boutons en  
passenterie noire; celle de côté rejetée en revers  
avec une poche toute brodée de soutache noir et or,  
Même soutache au gilet et au revers du devant, ainsi  
qu'au bas de la manche. Des boutons à chaque bord*



Baguette au point de croix pour lingerie.

fixent la veste au gilet. Cravate en dentelle formant  
jabot; dentelle frisottante au bord de la manche.

*Costume en cachemire bleu et soie rayée pompadour  
bleu et blanc. — Jupe plissée en pékin pompadour et  
seconde jupe en cachemire montée par des plis dis-*



Costume en cachemire bleu et soie rayée pompadour.  
De Madame Gradoz.



Costume en lainage beige et moire marron doré.  
De Madame Brun-Cailleux, 11, rue du Marché-  
Saint-Honoré.

posés en genre peplum. Corsage ouvert en ca-  
chemire bleu, avec basque très courte derrière.  
Gilet en pékin garni de trois chevrons de ve-  
lours bleu. Col en velours bleu. A la taille,  
ceinture plissée en cachemire. Manche en ca-  
chemire, avec le haut bouffant serré par un  
bracelet de velours bleu; au poignet, même  
bracelet de velours.

*Broderie pour dessus de servante ou de buffet.*  
— Peut servir pour tablier, robe d'enfant et  
lingerie de nuit. Coton rouge et bleu foncé.  
La couleur des points est indiquée par un trait  
plus ou moins accentué.

*Baguette au point de croix pour lingerie. —*  
Se fait en coton bleu ou rose.

*Broche. — Une miniature est montée dans  
un cercle de vieil argent ciselé.*

*Boîte à bijoux en métal vieil argent. — Inté-  
rieur en peluche.*



être donné dans le superbe atelier de M<sup>me</sup> Lemaire. Il est facile, ma foi, d'être délicate en habit Louis XV, ou même élégante, avec un grain d'assaisonnement comique qui a son charme, en toilette Directoire ou Empire. Toutes les modes qui laissent au corps humain ses lignes et sa désinvolture naturelles, ont leur agrément; quelques déformations même ne réussissent pas à enlaidir, témoins les paniers de Marie-Antoinette, d'une part, et la taille sous les bras de M<sup>me</sup> Récamier, de l'autre. Mais les gigots, mais les coiffures à la girafe, mais les bérets, mais le mélomèle romantique et bourgeois qui, dans le mobilier et la toilette, inaugura le règne de Louis-Philippe! Quelle idée de ressusciter tout cela! Eh bien, l'idée n'est pas mauvaise, puisque tant de femmes déjà sont apparues à leur avantage sous ces atours de grand-mère, les plus jeunes exagérant à plaisir les détails excentriques, leurs aînées choisissant au contraire ce qui s'éloigne le moins du costume actuel, lequel on le sait, embrasse tous les styles. Ce bal aura montré que les Françaises de tous les temps ont été jolies, mais que leurs pères, leurs frères et leurs époux ne peuvent, par contre, revenir impunément à toutes les coupes d'habits, à toutes les formes de chapeaux. Ils sont, presque sans exception, horribles ces messieurs, obligés de dissimuler leur barbe sous de faux mentons! Cette nouvelle espèce de postiche est fabriquée, du reste, avec une perfection qui va peut-être désormais permettre à nos comédiens de

profession de ne point rester imberbes. Etant depuis longtemps décorés, il ne leur manquait que cela pour se poser une bonne fois en hommes du monde.

Mais chut! J'aurais honte de me permettre sur les acteurs le moindre sarcasme quand Paul Mounet vient de me transporter d'enthousiasme dans les *Erinnyes*. C'est à l'Odéon qu'il faut aller chercher cette émotion du beau, toujours si rare, et qui est l'un des plus précieux privilèges de notre pauvre nature humaine. Gloire à Eschyle, à M. Leconte de Lisle et à leurs interprètes. J'aimerais mieux certainement que le nom de Clytemnestre fût écrit sans K, parce que je suis ignorante et routinière, mais les affectations de détail se perdent dans la majesté de l'ensemble et, pour la première fois cette année, il est possible de passer au théâtre une soirée que l'on ne regrette pas, ceci soit dit sans préjudice du *Parfum*, qui, chacun le sait, quelque violent qu'il soit, est la perfection du genre; mais si le genre en lui-même me déplaît, le dernier mot de ce genre risquera de ne me point suffire. On peut faire en cuisine des choses excellentes avec de l'ognon, pourvu d'abord que le goût de l'ognon soit accepté en principe, et il y a des palais que tous les raisonnements du monde n'amèneront jamais à cette acceptation. Je suis récalcitrante, quant à moi, et à l'ognon et aux grosses farces qui dépassent par trop la gaieté.

T. B.

### PENSÉES ET MAXIMES

La plus grande preuve de la corruption de notre siècle, c'est que nous louons les gens qui font leur devoir.

(CHARLES NARREY.)

\* \*

Nos joies sont surtout faites de douleurs, car, ce qu'elles ont de meilleur, c'est le désir.

(HENRI CONSCIENCE.)

## LES SALONS DE FRANCE

(SUITE ET FIN)



N'IMPORTE, malgré ses illusions dangereuses, malgré le manque d'aplomb moral, cette société où « le goût ancien se faisait l'interprète élégant des idées nouvelles » devait être exquise. Elle était étroitement unie, on y apportait une exaltation sincère dans l'amitié; rien de plus beau que la fidélité des Beauvau, par exemple, à Choiseul, à Necker, à Loménie de Brienne, dans leurs disgrâces et dans leurs chutes. Cet heureux ménage donnait au siècle le grand exemple d'un amour conjugal inaltérable en même temps que de toutes les autres vertus domestiques, et la maréchale de Beauvau était

l'émule, sous le rapport de l'influence mondaine, de la maréchale de Luxembourg, mais avec des manières moins brusques et moins de sarcasmes. Dans la conversation elle montrait « l'élévation de l'âme, l'enthousiasme, la force du raisonnement », une logique d'homme, nuancée par l'esprit délicat d'une femme. Et autour d'elle, parmi ses proches, quelle pléiade de femmes intéressantes ayant chacune son salon à l'ombre du sien pour ainsi dire : sa belle-fille, la princesse de Poix, qui, légèrement infirme, se servait des habitudes sédentaires qui lui étaient imposées, pour le plaisir de ses amis, sûrs de la trouver toujours chez elle; M<sup>me</sup> de Tessé, la princesse d'Hénin, cette dernière un peu coquette et impérieuse, mais avec un fond de bonté vraie et des mots



si jolis qu'ils lui faisaient tout pardonner, enthousiaste de Necker et de Lafayette, liée avec le marquis de Lally, que Rivarol appelait le plus gros des hommes sensibles, un optimiste étonnant, débordant d'éloquence et qui, par son esprit ingénieux, était un admirable instrument de conversation.

La comtesse de Tessé, elle, avait un grand caractère, un esprit généreux, quoique paradoxal et chimérique à l'occasion. Défigurée à vingt ans par la petite vérole, elle n'en avait jamais eu de regrets, tant elle était prématurément raisonnable. Ennemie jurée, malgré sa haute naissance, de toutes les doctrines aristocratiques, elle resta liée par la suite avec les membres les plus honorables de l'Assemblée nationale. Son parent, M. de Lafayette, était un héros à ses yeux comme aux yeux de la princesse d'Hénin. Sa société fut toujours un parfait modèle de nivellement, mais telle était la force de son influence que les personnes dont les manières laissaient à désirer gagnaient dans ce salon la distinction qui pouvait leur manquer ailleurs.

Comment nommer tous les foyers de la vie intellectuelle et mondaine qui existaient à la veille de la Révolution et un peu avant, à cette époque qui fut celle des perfectionnements de l'esprit et du goût préludant à un effroyable cataclysme ? La princesse de Talmont, la comtesse de Broglie, M<sup>me</sup> de Crussol, M<sup>me</sup> de Cambis, M<sup>me</sup> de Caraman avaient leurs soupers ; chez M<sup>me</sup> de Brionne, Marmontel lisait ses contes moraux, et, auprès des salons de la comtesse de Noisy, de la comtesse de Lamarck, de M<sup>me</sup> de Mazarin, de la princesse de Bouillon, de la duchesse de Villeroy, de la duchesse de Brancas, brillaient les salons fastueux de la finance ; La Popelinière, admirablement secondé par sa jolie femme, était le Mécène de tous les jeunes gens qui débutaient alors dans les lettres ou dans les arts. Mais avant de célébrer le luxe et l'importance des fermiers généraux, il faudrait parler, si l'espace ne nous manquait, des conversations qui rassemblaient chez M<sup>me</sup> d'Epinau, Grimm, Diderot et cet abbé Galiani, d'une telle ressource comme causeur, que la société lettrée l'appelait l'homme des jours de pluie ; il faudrait peindre telles réunions chez M<sup>me</sup> d'Houdelot dont la musique était le prétexte et où Saint-Lambert, l'agréable poète, donnait tort aux méchancetés de M<sup>me</sup> du Deffand : « Sans les roseaux, les ruisseaux, les ormeaux et leurs rameaux, il aurait bien peu de chose à dire... » Il faudrait citer les vendredis de la duchesse de la Vallière, les diners si renommés des Biron, et encore n'aurions-nous pas mentionné avec les détails qu'elles méritent les réceptions de la marquise de Montesson, qui, mariée secrètement au duc d'Orléans, petit-fils du Régent, grand ami des lettres, de la philosophie, du théâtre surtout, fit de son hôtel de la Chaussée-d'Antin le rendez-vous des plaisirs qui pouvaient le mieux charmer l'existence du prince. On représentait sur un petit théâtre où elle ne dédaignait pas de monter, des comédies qu'elle écrivait elle-même. Les pièces, à en croire la médisance, étaient souvent mauvaises, mais toujours très bien jouées et suivies d'un très bon souper.

Si l'on faisait bonne chère à la table du *petit ménage* Suard, c'était grâce aux cadeaux des chasses

de Versailles, du prince de Beauvau, du marquis de Chastellux, etc... mais ces diners modestes, donnés par le secrétaire de l'Académie et son ensorcelante compagne, dans leur logis de la rue Louis-le-Grand, ne le cédaient à aucun pour l'assaisonnement d'esprit.

### III

Le salon de M<sup>me</sup> Necker se détache, comme une grisaille du dessin le plus correct, au milieu de ce tableau des salons du XVIII<sup>e</sup> siècle tout chatoyant de couleurs variées. La Vaudoise protestante subsista toujours chez elle malgré les efforts qu'elle fit pour s'acclimater. « Depuis le jour de mon arrivée à Paris, écrit-elle en 1771 à une amie de Suisse, je n'ai pas vécu un seul instant sur le fonds d'idées que j'avais acquises chez nous... J'ai été obligée de refaire mon esprit tout à neuf pour les circonstances, pour la conversation. »

Et pourtant, malgré ce grand travail, elle glaçait la verve de l'abbé Galiani ; Morellet, l'un des premiers à qui elle s'adressa pour fonder son salon, se plaignait que chez elle beaucoup de sujets ne pussent être touchés, ce qui était vrai surtout quand la religion était en jeu ; Diderot, Suard et bien d'autres, tout en lui accordant d'entendre à merveille les questions de littérature, se plaignaient aussi de sa conversation un peu travaillée, un peu lourde. Cependant ils étaient assidus chez elle, et des esprits moins hardis, tels que les académiciens Thomas et Marmontel appréciaient, bien loin de la blâmer, cette sorte de raideur qui cachait la rectitude du caractère en même temps que de délicats scrupules ; mais l'ami le plus dévoué de M<sup>me</sup> Necker était Buffon, le naturaliste illustre, le grand écrivain, l'honnête homme supérieur aux cabales politiques et littéraires. Dans l'esprit de ces deux personnes, il y avait un je ne sais quoi de solennel et de pompeux ; chez l'une comme chez l'autre, on rencontrait la même droiture.

Rien n'égalait la politesse de M<sup>me</sup> Necker, sauf sa bonté. M. Necker était volontiers silencieux, mais son silence était coupé de traits gais ou malins d'une saveur rare ; n'importe, ni le mari, ni la femme ne plurent infiniment à Walpole comme nous le voyons par cette lettre de son amie, la marquise : « Tous les deux ont de l'esprit, mais surtout l'homme. Je conviens cependant qu'il lui manque une des qualités qui rendent le plus agréable, une certaine facilité qui donne, pour ainsi dire, de l'esprit à ceux avec qui l'on cause. »

Il est curieux que de ces deux froideurs soit sortie la flamme qui anima leur fille. La jeune Delphine fut élevée dans ce salon rigoriste, où affluait d'ailleurs, tant que dura le ministère de Necker, l'élite de Paris et de la France ; elle y apprit de sa mère ce rôle de maîtresse de maison qui consiste à diriger la conversation, à recueillir le volant quand il tombe de la raquette pour le lancer de nouveau, mais son éloquence naturelle l'emportant, elle prenait parfois le jeu à elle toute seule et personne ne s'en plaignait, rien ne pouvant égaler la séduction pas-



sionnée de sa parole. Cette séduction-là elle l'eut jeune fille; les vues et les doctrines de son père devenaient dès lors singulièrement entraînant dans sa bouche; elle la conserva jusqu'au bout, opposant le pouvoir de son génie au pouvoir impérial, portant ombrage à Napoléon qui l'exila, fêtée dans l'Europe entière, mais trop Française de cœur pour préférer les cours étrangères à son ruisseau de la rue du Bac, qu'elle revoyait avec transport. Tous ceux qui étaient capables de sentir le prestige d'une imagination splendide jointe au plus vif, au plus sincère amour de l'humanité lui vouèrent une sorte de fanatisme. « Si j'étais reine, disait la comtesse de Tessé, j'ordonnerais à M<sup>me</sup> de Staël de me parler toujours ».

Pendant la Révolution, les salons sont fermés, cela va sans dire, car on ne peut appeler salon dans le sens exact du mot, la maison de M<sup>me</sup> Roland, « les réunions politiques y étaient presque un supplément de l'Assemblée nationale ». Plus de causeurs; des orateurs, des tribuns, des journalistes. Un juge très fin et qui n'est pas suspect, ses opinions républicaines étant connues et prouvées, M. Deschanel, fait remarquer à ce propos que la conversation se développe plutôt sous le régime monarchique que sous le régime démocratique. « Sous le régime monarchique, en effet, comme on parle peu on cause beaucoup. La pensée ne pouvant se faire jour publiquement puisqu'il n'y a ni tribune ni presse libre, s'échappe clandestinement. L'esprit, l'ironie, l'épigramme, l'allusion sont la ressource et la consolation de la société. » — La parole publique, au contraire, répercutée par les mille échos du journal, couvre tout, absorbe tout; qu'est-ce donc quand il s'y mêle le bruit sinistre et répété du couperet de la guillotine?

Sous le Consulat se rouvrit le salon de la comtesse Fanny de Beauharnais, la tante de Joséphine, l'amie de Dorat, la muse trop fardée qui inspira cette malicieuse épigramme :

Eglé, belle et poète, a deux petits travers :  
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

Mais jamais cette personne, gracieuse malgré ses prétentions, ne réunit autour d'elle que des talents de second ordre.

L'un des premiers cercles vraiment distingués qui se reformèrent, fut celui des Beauvau. La princesse de Poix, chassée de l'hôtel de son beau-père, le duc de Mouchy, qui avait payé de sa vie, lui et sa vénérable femme, le crime de recevoir et de protéger des prêtres réfractaires, la princesse de Poix, exemptée de la prison comme infirme, se réfugia dans un coin de l'hôtel de Beauvau. Le maréchal n'était plus; sa veuve retint auprès d'elle la fille d'un époux adoré, pour laquelle toujours elle avait eu des entrailles maternelles : autour de ces deux femmes se groupèrent la duchesse de Duras, M<sup>me</sup> de Simiane, si charmante qu'on avait dit d'elle qu'il était impossible de la recevoir sans lui donner une fête, les aimables abbés de Damas et de Montesquiou, quelques parents, quelques amis d'autrefois. Tous gardaient encore un si grand fonds de mouvement dans l'esprit que la conversation entre eux « suspendait la terreur ». — Et cependant que de misère, combien de

privations, quels souvenirs horribles encore si proches !

Les mauvais jours finis, la maréchale de Beauvau, réduite à louer son hôtel pour des raisons d'économie, s'installa dans une chétive maison du faubourg Saint-Honoré; là sa veillesse ne manqua pas plus de courtisans que jadis sa jeunesse triomphante : « Du moment que l'on quittait l'escalier crotté, commun à tous les habitants, on se sentait dans un monde à part. Tout était noble et soigné dans ces petites chambres. Le peu de domestiques qu'on y voyait étaient vieux et quelque peu impotents, mais on sentait confusément qu'ils avaient vu si bonne compagnie, que leur jugement était quelque chose. Jamais M<sup>me</sup> de Beauvau ne fermait sa porte, et tous les soirs son salon était plein. Tout y entraît, elle n'avait jamais rompu avec personne, grâce à la supériorité de sa raison et au calme de son caractère. Sa réputation d'esprit, ses anciennes liaisons politiques et littéraires, les opinions libérales dont elle avait fait profession en 1789, tout cela lui conciliait une popularité universelle. Certains philosophes, devenus des personnages sous l'empire, croyaient se donner un air d'ancien régime en venant chez elle; le faubourg Saint-Germain pensait paraître éclairé en s'y faisant voir; enfin, on ne retrouvait nulle part tous ces éléments divers réunis dans un respect si singulier... On entraît derrière un paravent... elle était enfoncée dans un grand fauteuil à oreilles, mise à peindre : un bonnet en gaze blanche unie, à la mode de sa jeunesse et invariablement le même, ainsi que la robe fort ample, en façon de peignoir, toujours de quelque belle étoffe unie de couleur foncée. Devant elle une boîte à effiloquer posée sur une petite table qui ne lui laissait que la faculté de se soulever pour les visites, les pieds dans un sac de fourrures. Tout cet établissement touchait d'un côté à une cheminée couverte de précieuses vieilleries, de l'autre un demi-cercle de fauteuils. Là vinrent s'asseoir Boissy d'Anglas, le cardinal Maury, M. Suard, Morellet, Marmontel; on parlait généralement bas, personne ne voulant obliger M<sup>me</sup> de Beauvau à élever la voix qu'elle avait très faible. A une certaine heure on lui apportait du café dans une petite cafetière d'or. Jusqu'à la fin elle adora le souvenir de son mari et elle honora Voltaire... — Tel est le témoignage de l'arrière-petite-fille du maréchal de Beauvau.

On peut dire que le salon de la maréchale fut le dernier salon de cette sorte. La princesse de Poix, sans partager ses idées philosophiques, recueillit les débris de cette société si véritablement libérale. Dans ce temps-là on ne renonçait jamais à ses amis, on avait besoin les uns des autres, on tenait à une intimité qui a été depuis remplacée par la foule et ceci pour des raisons que la vicomtesse de Noailles nous indique très finement : « Les assemblées nombreuses procurent le plaisir sauvage de se sentir entouré sans être en rapport avec personne. Rien de plus favorable à la médiocrité que cette espèce d'incognito. » Or, la princesse de Poix était tout le contraire de médiocre; elle aimait la lecture, la musique avec vivacité, son esprit mettait pour ainsi dire le feu à tout ce qu'il effleurait et elle mérita que l'on



dit d'elle à l'âge de quatre-vingt-quatre ans qu'il suffisait qu'elle fût présente pour qu'on ne s'ennuyât jamais. Mais aussi quel soin avait-elle de cet esprit aimable ! Dès sa jeunesse elle s'était assurée chaque jour quelques heures de solitude pour réfléchir et pour travailler. Ce besoin de perfectionnement dura toute sa vie ; depuis son mariage elle avait complètement refait son éducation par la lecture ; ses heures de retraite la ramenaient toujours à la société avec de nouveaux trésors à répandre dans la conversation ; elle prêtait aux autres son charme souverain, prétendant n'avoir jamais trouvé personne ennuyeux. Quand on lui demandait sa recette elle répondait que nul n'est ennuyeux quand il est sincère, qu'il faut seulement mériter cette sincérité en inspirant à son interlocuteur de la confiance, que pour cela il suffit d'être bienveillant. Or elle était la bienveillance même et sans avoir besoin de s'y efforcer. Son esprit lui présentait d'abord le bon côté de tout le monde, de sorte qu'elle pouvait flatter sans que sa franchise en souffrit et dire aux gens leurs vérités avec une grâce affectueuse qui faisait tout supporter de sa part. M<sup>me</sup> de Staël, qui était de ses amies quoique la princesse eût été l'une des premières à s'effrayer de la politique de Necker, ne se lassait pas de l'entendre la plaisanter sur les illusions générales qui égaraient parfois son grand cœur.

Après la justice et la liberté, M<sup>me</sup> de Staël n'aimait rien autant que la noblesse des manières, les formes élégantes des gens de cour. Dans son salon qui réunissait les représentants les plus distingués de l'ancien régime et du nouveau, un Montmorency auprès d'un Benjamin Constant, M. de Châteaubriand rencontra, pour la première fois, M<sup>me</sup> Récamier sous les auspices de laquelle devait s'allumer un nouveau foyer intellectuel, au troisième étage de l'Abbaye-aux-Bois.

Les couvents ont joué leur rôle dans l'histoire des salons. M<sup>me</sup> de Sablé n'habitait-elle pas les dépendances de Port-Royal et M<sup>me</sup> du Deffand le couvent de Saint-Joseph où commença aussi la carrière de M<sup>me</sup> de Lespinasse ? M<sup>me</sup> Doublet n'avait-elle pas reçu au couvent des filles de Saint-Thomas d'où elle ne

sortit jamais, fût-ce une seule fois, pendant quarante ans, tous les artistes et les écrivains les plus distingués de son temps : les peintres Coypel et Largillière, le sculpteur Falconnet, Marivaux, l'abbé de Voisenon, Petit de Bachaumont, etc..., les nouvelles que chacun apportait étant inscrites sur un registre qui a formé le plus curieux des journaux politiques et littéraires ? M<sup>me</sup> Récamier en se retirant à l'Abbaye-aux-Bois ne fit que suivre une tradition.

Mais nous ne nous proposons point de dépasser ici les limites des premières années du XIX<sup>e</sup> siècle et de pénétrer dans ces salons de la Restauration où les amies de Châteaubriand, M<sup>mes</sup> de Duras, de Beaumont, de Custine exerçaient leur influence, où brilla Lamartine à ses débuts, où Victor Hugo récita lui-même ses premiers vers. Le salon de M<sup>me</sup> Récamier ne fut pas le dernier salon de France, quoi qu'on en puisse dire. Comment donc faudrait-il nommer les cercles brillants formés autour de M<sup>mes</sup> de Broglie, de Boigne, Guizot, de Girardin, de Lieven, etc. ? On causa beaucoup et très bien sous le règne de Louis-Philippe ; on causa sous l'Empire, chez une petite-fille de M<sup>me</sup> de Staël, chez une étrangère ardemment catholique, chez une princesse de l'esprit le plus libéral et le plus cultivé, et même dans le groupe de la finance qui, les fermiers-généraux l'ont prouvé, eut souvent le goût des lettres. On cause toujours, Dieu merci, chez une héritière des traditions de M<sup>me</sup> Geoffrin, appartenant à ce monde-là, et ailleurs encore, par exemple, chez une marquise un peu bas bleu dont le principal mérite est de savoir rester chez elle. Cette habitude indispensable pour la fondation d'un salon est presque perdue à notre époque où l'on réserve tout juste un jour à ses amis, quitte à se dérober aussitôt après Pâques. Ce jour unique, qui assure presque inévitablement le triomphe de la plus parfaite banalité dans la conversation, a nui aux vrais salons plus encore que les clubs.

TH. BENIZON.

FIN

SOLUTION DE LA COMPARAISON-PROVERBE DU NUMÉRO DU 23 MARS

*Grossier comme du pain d'orge.*

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4722  
Et une planche de patrons imprimée recto et verso

Les patrons suivants seront donnés en Avril :

Le 6 avril : Tunique-blouse. — Mantelet. — Corsage de première communiant. — Jaquette. — Redingote. — Tablier d'enfant.

Le 13 avril : Corsage-habit Directoire.

Le 20 avril : Album de travaux.

Le 27 avril : Feuille de broderies.





Chapeau en paille de fantaisie.  
De Mademoiselle Hélène, 20, rue des Pyramides.



Capote en paille à jour.  
De Mademoiselle Hélène.

*Chapeau en paille de fantaisie beige.* — Le bord creuse autour du fond, sur lequel est chiffonné du surah mousse, entouré d'un courant de chèvre-feuille qui passe à travers les coques de ruban mousse disposées devant. Le dessous du bord est tendu de velours.

*Capote en paille.* — Le bord forme des losanges dont les dents s'enlèvent sur un bouillonné de soie rouge. Le milieu de la calotte est coupé par des rubans qui forment les attaches; ruban mi-partie en velours rouge, mi-partie en faille écrue. De-



Veste de printemps.  
De Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel

vant, touffe de coques faites en ruban étroit des deux couleurs.

*Veste de printemps en drap feutre très clair.* — Façon très ajustée par une couture au milieu du devant. Le bord du côté croisé découpé irrégulièrement, d'une façon originale, se garnit d'un galon en soie loutre et feutre, qui se retrouve au col rabattu, au parement de la manche et à l'ouverture biaisée de la poche intérieure. Trois gros macarons en passementerie; deux dans le haut au bord cintré, l'autre au bas et dans l'angle.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.





4722

# Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48

Coiffures de M<sup>me</sup> GRADOZ 67 r. de Provence - Chapeaux de M<sup>lle</sup> HÉLÈNE 20 r. des Pyramides - Corsets  
de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE 3 pl. du Ch<sup>tre</sup> Français - TEINTURERIE EUROPÉENNE 26 B. Poissonnière - Parfumerie de  
de la M<sup>me</sup> GUERLAIN 15 r. de la Paix.